

Julie Picard
Sculpter le papier de déconstruction

Hélène Matte

Number 87, Spring 2009

Transmission

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9006ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Matte, H. (2009). Review of [Julie Picard : sculpter le papier de déconstruction]. *Espace Sculpture*, (87), 34–34.

Julie PICARD: sculpter le papier de déconstruction

Hélène MATTE

Après avoir travaillé dans l'ombre de l'atelier ou de résidences, Julie Picard aligne les expositions depuis 2007. À la suite du collectif *Foire/Fair comme si tout allait bien*, à Montréal, elle présentait à Québec *À grand déploiement*, à l'Œil de Poisson, en février 2008, et participait à la Manif d'art dans le cadre du projet Nord-Sud. À l'automne, deux expositions s'ajoutent au lot, cette fois au Caravansérail, de Rimouski, et au GRAVE, de Victoriaville. Il faut ajouter à cela sa participation à une exposition de groupe à la galerie SAS. C'est donc avec mérite qu'elle recevait dernièrement le prix d'excellence VIDERE-Relève.

Si plusieurs années de pratique se sont écoulées avant que nous accédions au travail de Julie Picard, c'est peut-être parce que *faire* a dans sa démarche plus d'importance que *montrer*. Ses œuvres en témoignent d'elles-mêmes. Pliables et recyclables (jusqu'à l'utilisation d'une colle sans solvant et biodégradable), elles résultent d'une approche volontairement écologique. Mais le *comment* ne se résume pas à cet engagement environnemental. Ses sculptures de papier requièrent des calculs minutieux et une technique élémentaire, mais rigoureuse, afin de se déployer. Il s'agit bel et bien ici de déploiement. Dans les mains de l'artiste, le banal papier journal accumulé, assemblé, puis couvert d'un carton brun, s'ouvre pour prendre une ampleur tridimensionnelle. Le papier devient alvéoles qui, à leur tour, prennent forme. Tantôt flocons de neige, tantôt ananas géant, tantôt canon grandeur nature : les structures nous rappellent des objets familiers. Julie Picard s'approprie le papier journal comme matière à construire et à déconstruire. Elle le restitue en changeant simplement, mais radicalement, la forme, elle aussi commune puisque « issue de la culture populaire ». Le papier journal reste brut et demeure reconnaissable, sa surface n'est agrémentée d'aucun pigment hormis l'encre des lettres déjà imprimées. Ainsi, Julie Picard dépasse le formalisme et suggère une double référence au quotidien (l'objet et le journal qui le constituent). Il en résulte une certaine poésie, moins inoffensive qu'il n'y paraît de prime abord. Certes, les œuvres portent les caractéristiques

inhérentes au papier qui les constitue. Légères, fragiles et éphémères, elles ne possèdent pas moins un poids critique et une force d'évocation, comme le démontrent les sculptures *Mon journal intime* et *Le Principe de proportionnalité*.

En mai 2007, suspendu au plafond de la galerie Skol, nous pouvions admirer un immense cornet de crème glacée, intitulé *Mon journal intime*. Le titre de l'œuvre en nomme le matériau : le journal. S'y ajoute l'adjectif *intime*, en référence peut-être au plaisir individuel qu'une bonne « molle à la vanille » procure. Mais la crème glacée étant ce qu'elle est, et la sculpture étant autre, un renversement de sens se livre à nous. L'image du cornet devient le référent commun, alors que le papier journal ainsi transformé devient particulier. Ce n'est pas notre bouche qui est tentée, mais bien notre main qui veut toucher la texture éthérée. Nous cherchons à comprendre comment une telle forme est apparue. Le *journal intime* ne garde peut-être que le secret de l'artiste sur les procédés spécifiques qu'elle emploie pour concevoir une telle structure. De plus d'un mètre de longueur et de quarante centimètres de diamètre, *Mon journal intime* nous surplombe. Dans les airs, avec ses tonalités grisonnantes de papier journal et ses alvéoles, l'œuvre ne manque pas d'évoquer un nid de guêpes. Mais ce ne sont pas les insectes, mais les mots, les milliers de mots imprimés du journal qui semblent s'activer, se désactiver. Les mots-média, les mots de la communication, les mots de l'information sont des mots découpés, collés. Des mots bricolés comme des faits divers. Nos mots, nos faits divers : nous. Nous, suspendus comme un cornet de crème glacée suspendu aux lèvres de l'artiste. L'artiste tenant le silence sur une œuvre qui pique la curiosité.

Ce mode de présentation inusité et cette façon de laisser le regardeur « en suspens », nous les trouvions également, une année plus tard, lors d'une autre exposition de groupe² réalisée conjointement par les centres d'artistes Wagon Art-itinérant et Regard. Puisque l'exposition se situe simultanément à deux endroits, d'une rive à l'autre du fleuve, l'œuvre de Julie Picard prend ici l'allure d'une installation où les deux moitiés d'un même objet se correspondent.

Nous reconnaissons les matériaux écrus (papier journal et carton kraft brut) et la même technique « en alvéoles » propres à l'artiste. Cependant, avec ses trois mètres de longueur,

la sculpture est plus imposante. L'objet représenté, un canon, est « grandeur nature ». Encore, le titre oriente la lecture de l'œuvre sans en garantir le sens. *Le Principe de proportionnalité* est un terme géopolitique utilisé par la Convention de Genève. Ce « principe » est un critère permettant d'évaluer, afin d'admettre ou de désapprouver, les offensives entre adversaires lors d'un conflit armé. Julie Picard explique : « Inspirée par ce théâtre opérationnel, je souhaite mettre en scène une réflexion sur la rivalité [...]. Un dialogue Nord-Sud qui se répond par la bouche de ses canons ! Ce face-à-face fait du fleuve un miroir. Ainsi, la réplique devient son propre reflet³. »

Néanmoins, malgré l'idée du « principe de proportionnalité » et de l'échelle réaliste de son canon, Julie Picard nous conduit au-delà et en deçà de cette représentation. Elle expose une réalité internationale, celle des conflits entre nations, en l'adaptant localement. Le dédoublement de l'exposition *Nord-Sud* a vraisemblablement déterminé l'élaboration de l'œuvre. Qui plus est, dans un contexte où la ville de Québec célèbre son 400^e anniversaire, le canon est lourd de sens et réfère aux batailles historiques entre Anglais et Français. Encore une fois, l'objet représenté devient un icône collectif. Or, cette incarnation de l'histoire sous la forme d'un canon reste de papier. Nous ne l'oublions pas puisqu'elle nous apparaît, d'une rive à l'autre, hissée dans les airs. Sa matière est aussi toujours évidente : des journaux et du carton. Serions-nous finalement devant un conflit bricolé ou une guerre d'informations ?

Julie Picard présente ainsi sa démarche : « Je cherche à faire et refaire le monde, à partir de nos rebuts. Je suggère une création protéiforme et en constant renouvellement, tel un cycle. [...] Je crée des structures éphémères et délibérément temporaires que j'appelle interventions brèves. J'accueille le concept de déconstruction comme partie intégrante de ma pratique. » En exhibant la structure des formes qu'elle réalise, Julie Picard met de l'avant l'acte de construction plutôt que son résultat. Les titres permettent de déduire ou d'induire le sens, néanmoins, l'affirmation du matériau avec lequel elle les conçoit *désédimente* la lecture de l'œuvre et donne accès à différents niveaux. Somme toute, c'est un travail de déconstruction plutôt que de fabrication de sens que nous constatons.



Comme la déconstruction derridienne pose la question du texte, Julie Picard use de la matière pour poser celle de l'œuvre. Il ne s'agit pas tant de « réduire au néant, que de montrer comment elle s'est bâtie [...] ». En d'autres termes, les différentes significations d'un texte peuvent être découvertes en décomposant la structure du langage dans lequel il est rédigé⁴.

Oublions l'expression « carton de construction ». Les sculptures constituées de journaux, ces « quotidiens » recontextualisés par Julie Picard, nous invitent à parler désormais de *papier de déconstruction*. ← *

Julie PICARD, *Mon Journal intime*, 2005. Sculpture déployable-repliable. Papier publicitaire, colle blanche liquide, carton kraft, trombones, sangles de plastique. 1,20 m hauteur x 40 cm diamètre lorsque sculpture déployée ; 1,20 m hauteur x 20 cm largeur x 5 cm épaisseur lorsque sculpture déployée. Photos : Christophe Viau.

Hélène MATTE est une poète issue des arts visuels qui dit, ou encore une artiste imagière qui écrit. Elle vit et travaille à Québec, où elle illustre et rédige pour quelques publications locales (*Inter art actuel*, *Droit de Parole*, *Bazzart*, etc.). Gestionnaire culturelle, peintre et performeuse, son art est interdisciplinaire. Sa pratique s'intéresse particulièrement à la poésie et au dessin en tant qu'actes de présence. Elle compte à son actif plusieurs expositions d'arts visuels et est l'auteur de nombreux corpus poétiques, tels *Chansons dégoulinantes et poèmes acculés au pied du mur* et *Lever du jour sur Kinshasa* (livre avec DVD, Éditions Planète rebelle, 2008).

NOTES

1. <http://www.juliepicard.net> (Démarche. Consulté le 1^{er} septembre 2008).
2. *Nord-Sud*, dans le cadre de la Manif d'art de Québec, du 1^{er} mai au 15 juin 2008.
3. <http://www.juliepicard.net> (site Web consulté le 1^{er} septembre 2008).
4. *Ibib*.